

## CAUSERIE

POUR LES FEMMES

Par cette fin de siècle où les drames passionnels se succèdent les uns aux autres avec la régularité des semaines, il est difficile de rester dans l'actualité sans tomber dans des redites insipides.

A défaut de procès retentissants, les journaux d'Europe nous apportent chaque semaine des récits tragiques, dédaignés de la masse parce que la machine à broyer les cœurs n'a écrasé que des cœurs de femme.

Les trahisons, les catastrophes, les crimes s'apesantissent toujours sur cette créature maltraitée par les lois plus encore que par la nature.

La femme est faible : rien ne la soutient ; elle est seule : rien ne la protège ; elle est ignorante : rien ne la dirige ; elle a des devoirs : elle n'a pas de droits !

Si l'infortunée succombe dans cette mêlée ardente où on la jette sans défense, la cruelle implacabilité des hommes s'exerce sur elle seule. Le lâche qui fut son complice ou la cause unique de sa défaillance est toujours indemne.

Dans tous les drames passionnels, la femme est toujours la victime, soit d'un misérable, soit de la loi, et souvent des deux. Chaque fois qu'une femme tombe ou se révolte avec la violence d'une tigresse, elle est couverte de mépris, de honte, et jetée dans le cloaque immonde formé de tous les déshonneurs. On ne songe jamais que la défectuosité des lois à son égard est la cause première de cette chute ; et quand, par hasard, la malheureuse est absoute, elle ne le doit qu'à la sentimentalité d'un jury pitoyable.

S'agit-il d'un homme, au contraire, on raisonne son crime, on s'appuie sur l'autorité des philosophes, on trouve chez le coupable une mauvaise conformation physique, et, à l'aide d'une théorie spécieuse, on démontre facilement que tout phénomène physique a son semblable dans l'ordre moral et qu'il en dépend directement. — Allez, lui dit-on, et ne péchez plus !

Puisqu'on a pu soutenir que les sensations avaient chacune un conducteur spécial, il est logique d'admettre que, par un effet inverse, les sentiments pour arriver à l'âme, leur résultante, ou y prendre leur point de départ ont également un canal immatériel qui, à certains moments, sous d'extraordinaires poussées passionnelles, s'oblitére de façon à détruire totalement l'équilibre intellectuel qui s'appelle la raison.

Et ce qui est admissible pour l'homme ne le serait pas pour la femme ? Pour la femme, dont la constitution nerveuse lui enlève tout, — jusqu'à la conscience de soi-même, — le bénéfice de l'excuse de l'irresponsabilité n'existerait pas ? Allons donc !

\* \*

On déclare volontiers que le mérite d'une action d'éclat est diminué quand elle est impulsive, accomplie d'instinct ; pourquoi ce qui est vrai dans le sens du bien ne le serait-il pas dans le sens du mal ?

Et je ne sais pourquoi la société s'acharne après les malheureuses dont elle a aggravé la nervosité par ses tentations continuelles, ses promesses toujours brillantes, mais mensongères et jamais tenues.

Travaille, dit-elle à l'enfant, tu parviendras, ta place au soleil sera plus douce ; travaille, dit-elle à l'artiste, et tu seras glorieux parmi les tiens ; espère, obéis et crois, dit-elle à la femme, je t'épargnerai les déboires de la vie, je te protégerai contre la brutalité des hommes, je te rendrai facile les devoirs de l'épouse et les charges de la maternité. Et les uns et les autres, confiants et crédules, restent aussi pauvres, aussi humbles, aussi esclaves que si leur vie eut été toute de vice et de paresse. Et quand ces êtres abusés, l'esprit malade, désenchantés de la vie, torturés par l'immense désir de voir enfin s'ouvrir devant eux les portes du bonheur promis poursuivi avec tant d'acharnement, quand ces malheureux se font justice, je dis qu'ils sont irresponsables et que la société devrait s'en prendre à elle et faire disparaître les vieilles lois et les jeunes abus qui la pourrissent.

Et à qui plus qu'aux femmes, qu'elle dit protéger, la société a-t-elle jamais promis pour moins tenir ? Je sais bien qu'elles peuvent étudier les beaux arts ; je n'ignore pas qu'elles sont maintenant admises comme internes dans les hôpitaux et que le barreau les admet dans son sein ; je sais encore qu'elles sont clavigraphistes, télégraphistes, téléphonistes même (ou du reste elle se vengent en faisant poser l'abonné), mais après ? La belle affaire ! Ne seront-elles plus pour cela les souffre-douleurs de l'humanité ?

Quand vous aurez bourré leurs poches de brevets primaires, secondaires, supérieurs, etc ; quand vous en aurez fait tout ce que vous voudrez... même des pharmaciennes, comme le demandait naguère le *Progrès Médical*, croyez-vous de bonne foi que vous leur aurez fait la vie plus douce, rendu plus accessible la vie conjugale et honnête, et que le nombre des déclassées ira diminuant ?

Vous aurez fait quelques irresponsables de plus, voilà tout.

Quelle est maintenant la solution ? Voilà, je m'imagine, un grand problème, et quelque difficile qu'il soit, si sombres que soient les douleurs sous lesquelles nous voyons l'avenir, il faut espérer quand même des jours réparateurs dont notre époque de socialisme doit travailler à hâter la venue.

" Mon Dieu ! au-dessus de tant de boue remuée, au-dessus de tant de victimes écrasées, de toute cette